Pierre Gascar

VOYAGE CHEZ LES VIVANTS

nrf

Extrait de la publication

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J'expliquerai ailleurs pourquoi et comment je partis. En supprimant tout préambule, je me porte ici au fond de l'Asie avec la même brusquerie qu'au début de mon voyage. Cette première étape était la plus lointaine. Ensuite, je dus remonter le monde comme on remonte un fleuve qui vous entraîna d'abord dans le vertige du courant.

Ce que je dus vaincre alors, j'essaierai de le dire : l'irréductible distance du malheur et la force qui porte aujourd'hui loin de nous les pays récemment affranchis.

Je ne parlerai pas de mon départ. Il s'agit ici d'un de ces retours que, d'une façon toujours assez confuse, on accomplit en même temps à travers le monde et à travers soi.

***

Manille, 15 octobre 1956. — Je ne savais rien des Philippines. Aucun de ces hasards auxquels nous devons quelque connaissance du monde,

voyageur rencontré, livre lu ou récit entendu, ne m'avait mis mentalement en présence de ce pays dont l'éloignement même restait abstrait pour moi. Les Philippines demeuraient reléguées parmi ces nations marginales, ces territoires effacés dont nous ne connaissons guère mieux l'existence que les géographes du Moyen Age.

Si j'avais réfléchi à mon ignorance, j'en serais sans doute venu à penser qu'elle était due au faible renom de ce pays et que, cette absence de réputation étant vraisemblablement justifiée, j'étais dans la vérité en ne sachant rien. Dans notre monde occidental où tout est mis en œuvre non pas tant pour nous informer que pour nous donner le sentiment que nous sommes informés, il vient un temps, pour chacun de nous, où nous acceptons notre ignorance comme le résultat d'un tri et où nous ne nous croyons pauvres que de ce qui méritait d'être dédaigné.

Le danger de cette croyance se vérifie dans les voyages et surtout au moment où nous abordons ces pays oubliés. Nous comprenons alors que nous avons à réparer une injustice et notre premier mouvement est de la nier. Pour un peu, nous souhaiterions trouver au bout de notre route ce pays pâle et vide, ces horizons d'ennui que nous imaginions. Mais, je le découvre aujourd'hui, pas plus qu'aucun autre pays sur la terre, les Philippines ne sont pâles.

Dans la dure lumière que la mer réverbère, je vois venir vers moi ces îles noires. Elles dres-

Extrait de la publication

sent sur le ciel des formes assez rudes pour qu'en dépit du calme de l'air et des eaux on pense à un affrontement.

C'est que je prends pied dans l'archipel à un des endroits où il s'élève. Plus loin, le rivage s'abaisse et glisse sous la mer et le pays se livre au bout de la pente des vagues. Poupe ou proue, ces rochers noirs ne cachent qu'un instant les terres ouvertes, mille fois piétinées. Ils ne les défendent pas et cet affrontement n'est pas celui des eaux et d'une rebelle solitude terrestre. Ces rochers sont un haut lieu seulement où un peuple a longtemps regardé venir l'Histoire et, sans cesse dominé par des étrangers, réduit à une attente interminable et vaine, a fait de sa capitale une ville d'impuissantes vigies.

Manille, 17 octobre. — On a d'abord quelque difficulté à se convaincre que les Philippines sont bien un pays d'Asie. Avec leurs cocotiers un peu ployés par le vent des moussons, les rivages de l'archipel pourraient être polynésiens et le visage des habitants aussi, quand ils ne rappellent pas ceux de l'Amérique centrale. Elle est là, d'ailleurs, dans le style sévère des églises espagnoles et des bâtiments publics anciens. Mais, au coin de la place où ils s'élèvent, c'est un café du Texas qui s'ouvre, avec la dure musique rythmée de son pick-up, ses boissons gazeuses et ses laconiques clients accoudés au comptoir.

En dispersant les quelque 7 000 îles des Phi-

Extrait de la publication

lippines à l'endroit où l'océan Pacifique et la mer de Chine mêlent leurs eaux, le continent asiatique semble les avoir abandonnées à la dérive. L'Histoire a justifié cette impression. Pendant plus de quatre cents ans, les Philippines ont été livrées aux courants.

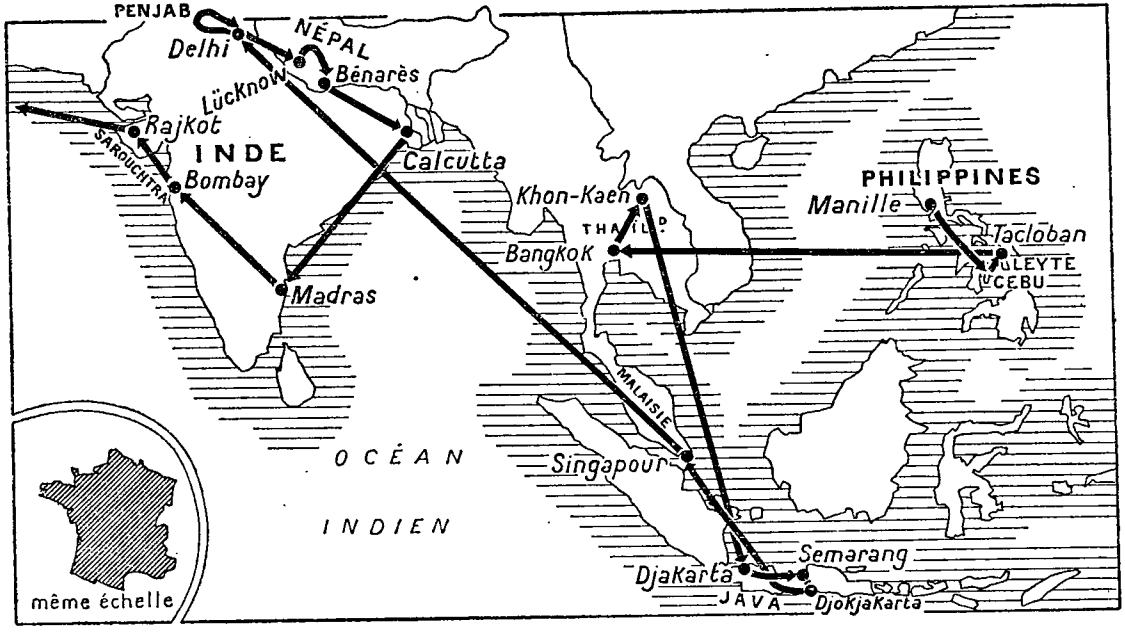
Je ne veux pas parler seulement des entreprises colonisatrices auxquelles l'Espagne puis les États-Unis se livrèrent dans ce pays. En dépit de ses injustices et de ses rigueurs, le colonialisme a pu parfois substituer une hybridation heureuse à la fruste réalité du pays où il s'exerçait. L'Amérique centrale et l'Amérique du Sud en donnent maints exemples. Ici, il ne s'est jamais agi que d'une sorte de colonialisme d'escale, fondé sur cette sommaire politique des épices qui prévalut longtemps dans le monde mais à laquelle succéda souvent une forme de domination ou d'influence plus subtile et plus durable.

Au cours de plus de trois siècles d'occupation, l'Espagne ne créa rien aux Philippines, excepté quelques églises. Elle ne parvint pas à imposer sa culture, son esprit, son art, même en les abandonnant à quelque transposition, comme dans les pays d'Amérique latine.

Les Américains qui, à la fin du siècle dernier, succédèrent aux Espagnols, ne marquèrent pas, eux non plus, ce pays d'une empreinte profonde.

Mais il n'est pas dans mon propos de tirer des conclusions de cette situation historique qui trouve, dans le monde, bien des équivalences et

Extrait de la publication


PENJAB
Delhi
NÉPAL
Bénarès
Lücknow
Rajkot
SAROUCHTRA
INDE
Bombay
Calcutta
Madras
Khon-Kaen
THAILD
Bangkok
PHILIPPINES
Manille
Tacloban
LEYTE
CEBU
MALAISIE
Singapour
OCÉAN
INDIEN
Semarang
Djakarta
JAVA
Djokjakarta
même échelle

Extrait de la publication

qui est, en fait, beaucoup moins simple qu'il n'y paraît. Je m'en tiens donc, pour le moment, à cette définition élémentaire : les Philippines sont un pays de vingt-deux millions d'habitants environ, indépendant, de régime démocratique et économiquement sous-développé.

C'est un des principaux aspects du sous-développement qui requiert aujourd'hui toute mon attention : la santé, c'est-à-dire son absence. L'Organisation mondiale de la Santé patronne mon voyage. On va me révéler les plaies du monde. Je me voudrais, devant elles, un cœur serein, un cœur juste. Je me méfie de mes inclinations. Je sais qu'il existe une charité amère, une générosité qui trahit l'ivresse du désespoir, une compassion gourmande, une bonté veinée de fiel, je sais qu'il existe un amour du prochain qui se nourrit d'ombre, une pitié qui se veut surtout dénonciatrice. Je crains parfois de me compter parmi ces êtres secrètement avides du spectacle de l'injustice et cherchant sur les visages de la faim, sur ceux de la lèpre ou sur ceux de la démence, avant tout, la laideur de Dieu.

Manille, 19 octobre. — Le climat de Manille est le pire de tous : humide et chaud. Il entretient sur vous une transpiration constante, vous

énerve et vous accable à la fois, vous emprisonne. L'air est comme un mur d'ouate dans lequel on pénètre sans jamais le percer, une brume de chaleur étouffe les perspectives.

Les tremblements de terre — on en compte plusieurs par an — et les bombardements de la dernière guerre ont détruit la ville à moitié. Près des bâtiments espagnols ruinés, des églises décapitées, se dressent de nouveaux buildings américains d'une blancheur cruelle. Ils surgissent n'importe où, au milieu d'un immense terrain vague, au bord d'une place mal délimitée, dans ces espaces vides et brûlants qui s'étendent partout dans la ville.

Elle ne comporte pas de centre véritable, pas d'axes. Elle ne se dessine pas, s'étire dans tous les sens avec des vides, des taudis, des bidons-villes, des bars américains, des palaces, des stations d'essence aux peintures claires, des églises mexicaines, un cimetière chinois plein de faïences vertes et bleues. Des jeeps curieusement carrossées et bariolées, sortes de taxis collectifs portant des noms de romance peints en lettres ornées : « Oh, Darling ! », « Honey-moon », parcourent les rues dans le bruit et le désordre d'une circulation mal réglée.

Tout se chevauche, se confond et abolit la notion des lieux. Dans des restaurants d'apparence exotique, on sert des nourritures américaines ; dans des restaurants d'apparence américaine, des nourritures espagnoles ou chinoises ou,

Extrait de la publication

plus simplement, des nourritures sans nationalité. Partout, on parle un américain plein de mots de slang et d'ellipses. Les chauffeurs de taxi ou de minces garçons appuyés à un mur le chuchotent à l'oreille du promeneur, le soir. Il ne peut faire un pas sans qu'on lui propose des femmes, des femmes anonymes, quelque part dans cette ville elle aussi sans visage, noire, étouffante, où l'insomnie confond les heures de la nuit.

J'ai toutefois conscience du caractère extrêmement sommaire des réactions que provoquent en moi cette ville, ce pays, ce climat. Je ne comprends pas encore ce pays mais je me dis qu'avoir besoin de comprendre un pays est l'aveu d'une impuissance grave, l'aveu d'une incapacité à accepter la vie sous toutes les formes qu'elle peut prendre, l'aveu d'un manque de foi. Mon équilibre est bien fragile s'il ne repose que sur un pays et un continent, le mien, et que sur des modes de vie familiers. Serais-je un de ces hommes de complexion faible qui, dans un air domestiqué, parviennent à vivre sur une savante écomie du souffle et qui, hors de leur lieu de survie, connaissent une sorte d'asthme mental ?

Manille, 20 octobre. — Je visite un hôpital aménagé dans une ancienne prison espagnole. C'est une maternité. Dans les chemins de ronde bordés de hauts murs, le soleil brûle. Bien que l'air y soit étouffant, les salles où l'étroitesse des fenêtres raréfie la lumière deviennent des refuges.

Extrait de la publication

Des lits à peine séparés les uns des autres les emplissent.

Couchées la tête très basse, des femmes suent, certaines délivrées et alanguies, d'autres guettant les douleurs mais pleines de vivacité encore et gardant un visage des rues. En passant devant les salles de travail, je vois des femmes étendues sur des tables, le ventre gonflé et nu. Elles sont semblables à des animaux marins échoués sur un rivage. Je distingue mal les visages renversés. Les membres sont maigres et inertes. Seul existe le corps envahi par la parturition et offrant dans cette position, cette lumière, le ballonnement et la fragilité abdominale des êtres marins brusquement rejetés hors de l'eau et privés de leur sombre sveltesse.

La maternité, l'attente de la vie, c'est d'abord cette plage où palpitent des corps gonflés, un lieu nu en marge de la vie où des corps attendent leur partage et, en même temps, leur pardon. Je redécouvre ici, devant ces femmes, que chaque naissance est un événement total, l'aboutissement de ce que nous rencontrons épars dans le monde. J'ai beau savoir qu'en cet instant même des millions de femmes sont étendues ici et là, invisibles, patientes et gonflées de cris, il me semble que de l'autre côté de cette porte-là, dans cet hôpital sombre et torride, c'est la première naissance du monde qui s'annonce.

Il est bon qu'au début de mon voyage, alors que je suis enclin à m'enfermer dans mon igno-

rance et à ne m'intéresser qu'à demi à ce peuple dont la singularité n'est pas loin de m'irriter, je redécouvre la naissance et, à travers elle, l'unicité de l'être humain. Nous avions oublié que chaque être humain est unique.

Le plus grand péché qu'on puisse commettre contre les hommes c'est de ne connaître que leur nombre. Nous le connaissons, ce nombre, et nous mettons à l'énoncer toute la chaleur dont nous sommes capables. Mais les chiffres sont lointains et allez réchauffer des chiffres !

Les hommes d'Asie, ceux d'Amérique, ceux d'Afrique et ceux d'Europe aussi sont seuls et seuls sans nous. Les plus obscurs surtout, ceux qui font nombre. Mais ils naissent et tout homme naît Dieu. Aux quatre coins du monde, il nous faut maintenant redécouvrir ce miracle, cette chance, cette soudaine lumière multipliée et neuve chaque fois. Il nous faut abandonner ces mots rigoureux que nous ne savons pas réchauffer et ne plus parler de naissances mais peut-être de nativités.

Naïc, 22 octobre. — Un des problèmes sanitaires les plus importants dans les pays sous-développés est constitué par l'archaïsme des méthodes d'accouchement à domicile. L'hygiène en est absente et les cas d'infection grave sont fréquents chez les mères et les nouveau-nés.

Aux Philippines, les parturientes se livrent aux mains des sages-femmes locales qu'on appelle les « hilots ». La plupart sont âgées et riches d'une

Extrait de la publication

science transmise de génération en génération. Il s'agit d'abord d'une habileté manuelle que beaucoup d'obstétriciens envieraient, puis d'un grand nombre de superstitions et de rites. Certains de ces derniers ne sont qu'amusants, d'autres fort dangereux.

Que l'hilot interdise aux femmes enceintes de manger tous les fruits qui sont petits et ronds car on les retrouverait plus tard chez l'enfant sous la forme d'abcès est, bien sûr, sans importance et que ces mêmes femmes doivent abandonner leurs colliers pendant la grossesse de crainte que, dans leur sein, le cordon ombilical ne se noue n'entraîne aucune conséquence. Le jour de l'accouchement venu, quelques-unes de ces croyances pourront avoir de plus graves effets.

Passe encore, là aussi, que le père descende plusieurs fois l'escalier afin d'inciter, par ces fauses sorties, l'enfant à quitter le sein maternel, passe encore que l'hilot masse avec un œuf l'estomac de la femme en gésine. Mais voici maintenant que l'hilot appuie de toutes ses forces sur le ventre de la femme, porte des doigts sales dans sa chair, s'empare d'une lame de rasoir non désinfectée pour trancher le cordon ombilical et saupoudre de cendre le nombril du nouveau-né.

A un détail près, cette scène se répète, à chaque minute, un peu partout, dans le monde. Les centaines de millions d'êtres humains qui peuplent les pays déshérités, avant de vivre difficilement, naissent mal.

Extrait de la publication

L'Organisation mondiale de la Santé et certains gouvernements ont décidé de répandre, parmi les populations arriérées, des méthodes d'accouchement simples qui, en remplaçant les pratiques anciennes et en assurant le respect de l'hygiène, suppriment les accidents physiologiques chez l'accouchée et chez le nouveau-né.

Il s'agit de former de véritables sages-femmes et, pour répondre aux besoins immédiats, d'éduquer les matrones dont l'habileté manuelle n'est pas à dédaigner. Ici, aux Philippines, l'Organisation mondiale de la Santé et le gouvernement se livrent à une importante entreprise de conversion des hilots. J'emploie le mot « conversion » à dessein. Rien n'est plus proche de l'évangélisation que ce lent travail de persuasion qui amènera les hilots à oublier leurs traditions et à trouver dans la pratique de l'hygiène les rites d'un culte nouveau.

Tout doit être rituel, si l'on veut gagner ces âmes simples. On a confié à l'hilot une boîte de métal contenant un nécessaire de sage-femme. L'hilot stérilise d'abord son matériel dans de l'eau bouillante. Elle n'a pas de montre pour mesurer la durée de la stérilisation ? Qu'à cela ne tienne ! Les monitrices lui ont conseillé de dire trois chapelets ou, si elle préfère, de fumer trois cigarettes en regardant l'eau bouillir. Cette opération terminée et avant de toucher aux instruments maintenant stérilisés, l'hilot se lave longuement les mains, les brosse. Cela va de soi ?

Non, ici, cela ne va pas de soi. La brosse et le savon ont, aux yeux de l'hilot à qui on les a donnés en lui en indiquant l'emploi, un caractère médical et c'est religieusement que l'hilot se lave les mains.

Puis les rites s'enchaînent. L'hilot tend une toile cirée, ouvre un petit flacon d'alcool pharmaceutique. Je détourne les yeux. Dans la chaleur pesante, des charrettes chargées de cannes à sucre traversent la place du village sur laquelle s'ouvre le petit dispensaire. Des enfants se pressent autour de moi, devant la porte qu'on n'a pas refermée et regardent à l'intérieur. J'entends la voix de la monitrice qui guide l'hilot encore inexpérimentée. De longs silences appliqués viennent entre les mots en tagalog, le dialecte d'origine malaise qu'on parle dans l'île de Luçon. Des instruments tintent. On secoue un linge pour le replier. Je me retourne : l'hilot tient dans ses mains une poupée de son. On achève de recouvrir un ventre de femme en matière plastique.

— A la suivante ! dit la monitrice.

Une autre hilot s'approche, âgée et le visage ridé. Elle a revêtu son corsage des dimanches. Il est fait dans une sorte de tulle jaune empesé. Les manches s'évasent à la hauteur des épaules et se déploient comme deux ailes. L'hilot replace le nouveau-né de son dans le ventre postiche, renoue le cordon ombilical en laine, met de l'eau à bouillir, allume une cigarette.

2 000 hilots sont devenues aujourd'hui, aux

Extrait de la publication

Philippines, des sages-femmes sûres. Quelques-unes se sont empressées de convertir en marmites pour la soupe les stérilisateurs qu'on leur avait donnés mais la plupart ont trouvé une dignité nouvelle dans la pratique, encore mystérieuse pour elles, de l'hygiène.

Quoique souvent illettrées, elles sont devenues, en même temps, des agents de l'état civil. Dans la maison où elles viennent d'aider un enfant à naître, elles demandent au père d'écrire sur leur carnet son nom, celui de sa femme, celui du nouveau-né, la date. Quand le père ne sait pas écrire, on cherche un voisin qui puisse accomplir pour lui cette formalité. Pour pouvoir reconnaître plus tard la nature de chacun de ces renseignements, les hilots dessinent un symbole en face des noms et de la date. Celle-ci est désignée par un soleil entouré de rayons, l'enfant par une figure évoquant un petit corps lové... Certaines hilots enjolivent, dessinent un arbre près du simple triangle qui représente la maison et accompagne l'adresse. D'autres ajoutent des ailes à l'enfant, symbole inquiétant dans ce pays où tant d'enfants meurent en bas âge.

24 octobre. — Nous quittons l'île de Luçon pour le Sud. Un typhon dont les bulletins météo-

Extrait de la publication

rologiques annoncent la progression depuis quelques jours en le désignant sous le nom de « Lucy » nous contraint à atterrir et à passer la nuit dans l'île de Cebu. Il pleut sans fin. D'innombrables petites carrioles servant de fiacres parcourent les rues inondées. Au milieu d'un terrain vague, une grande église en béton s'illumine de la vive lumière des cierges. L'assistance est si nombreuse que des fidèles restent agenouillés devant les portes. Les clameurs des cantiques nous accompagnent tandis que nous nous éloignons et que, derrière nous, dans le soir de déluge, aux confins de la ville grise, l'église s'éclaire longtemps comme une grange en feu.

Au matin, nous arrivons à Leyte, l'île voisine, sous un ciel lavé mais de nouveau torride où montent déjà, blanches comme la vapeur d'un train, les nuées de la mer de Chine. C'est ici qu'elle mêle ses eaux à celles du Pacifique et que s'ouvre le vaste horizon marin des aventures, l'eau libre jusqu'à Hawaï, sous cet azur porté au blanc, la route des dernières îles du monde.

Au fond d'un goulet, au nord de l'île, Tacloban où nous débarquons est une de ces petites villes où le souffle du large n'arrive pas et sur lesquelles pèse un ennui brûlant. Quelques cargos viennent là charger du copra. D'autres bateaux, plus petits, assurent le transport des voyageurs à travers l'archipel. Ils sont vieux et sales et traînent sur le bras de mer une fumée lasse. Parfois, ils ne reviennent pas : ils ont coulé dans un

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pierre Gascar

VOYAGE CHEZ LES VIVANTS

Pierre Gascar vient d'accomplir un voyage de plus de 80 000 kilomètres qui, à travers une douzaine de pays différents, l'a mené des rivages du Pacifique au cœur de l'Afrique.
Son itinéraire s'éloignait de ceux que suivent d'ordinaire les voyageurs dans ces parties du monde. Dédaignant souvent les lieux vantés, Pierre Gascar s'enfonçait dans la profondeur des pays, gagnait des villages perdus, franchissait la porte des maisons ou des huttes.
"Je recherchais, écrit-il, cette race d'hommes la plus nombreuse et la plus ignorée, la plus patiente et la plus fraternelle : la race des hommes qui souffrent, qui ont faim. Race unanime que des couleurs de peau, des formes de visage, des dieux opposés ne divisent pas, race d'un seul regard et parlant le même silence."
Pierre Gascar nous dit aujourd'hui quels sont les maux et les espoirs de ces centaines de millions d'êtres humains oubliés. Il vécu, au Siam, avec ceux qui sont lépreux; aux Philippines avec ceux que frappe la bilharziose; en Indonésie avec ceux que ronge le pian; en Malaisie avec les suspects de la variole; en Inde il a séjourné dans les derniers villages de la peste, dans les zones du choléra, dans les villes surpeuplées où la tuberculose sévit; dans les déserts de Somalie, il est allé à la recherche des nomades paludéens; en Ethiopie, il a accompagné dans des régions vierges la première équipe sanitaire; au Soudan, il a assisté à la lutte contre le mal des eaux...
Il montre également les efforts accomplis par les gouvernements de ces pays et certaines organisations internationales - l'Organisation Mondiale de la Santé notamment - pour redonner ses chances à presque la moitié de l'humanité.
Il ne s'agit pas seulement là d'un témoignage. Placé devant les réalités les plus cruelles de notre monde, Pierre Gascar a vécu un conflit intérieur qui donne à son livre le caractère d'un examen de conscience et d'une confession.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication